

Rire pour vivre



Ils font leur cirque hors des pistes battues. Sous le

nez des patrons, dans les camps de Croatie ou avec les enfants hospitalisés. Ils mettent des nez rouges aux perfusions, déblaient d'une tarte à la crème la routine des entreprises, entraînent réfugiés serbes, bosniaques et croates dans un même rire. Ils n'ont pas la prétention de guérir, ni même de panser des blessures, mais quelquefois celle de soulager. Rencontre avec quelques pitres humanistes.

L'armée du rire a son uniforme mais chacun le porte différemment. Humanistes, médecins, analyste, les nouveaux clowns font leur cirque là où on les attend le moins: à l'hôpital, dans l'entreprise ou sur les champs de bataille.

Du rose sur le nez, un triangle à l'arcade, ils remplissent leurs poches d'accessoires et poussent leurs dernières vocalises au vestiaire. Que le spectacle commence. La porte s'ouvre sur le service de cancérologie Gustave Roussy. «*Asta la vista la zagna pizza?*», premier échange en yaourt avec un enfant italien. Ils sont repérés et tout le monde rapplique.

Suivre les clowns malgré la «chimio»

Une infirmière remet un chèque de don au clown et, avec un faux air sérieux, taquine: «*Bravo!*

pour ne pas vous rater, les enfants ne veulent plus de chimio le jeudi.» Les enfants en hôpital de jour s'agglutinent et emboîtent le pas des amuseurs dans leur course-poursuite pour chiper des gadgets, arracher la queue de la girafe. Cheveux longs et clairsemés, petit bataillon fragile traînant leurs pieds de perf. Les clowns orchestrent tous les acteurs du lieu, éparpillent les dossiers des chercheurs qui poussent des cris d'effroi, roucoulent des «*mon amour*», au brancardier, des «*Honoré Dr Hartmann*» à un officiel. Chorale improvisée des soignants: «*Le monde entier fait boum... la pendule fait tic-tac-tic-tic.*» Chaque figurant est décoré d'une gommette doublée d'un «*pouet*» sonore. Avant la visite des chambres, la surveillance détaille le tableau des soins, la nuit que l'enfant a passée. «*Le 8 est réveillé, vous pouvez y aller!*» Frôler les machineries et ne rien débrancher. L'enfant réclame sa chanson.

«*On voulait faire des trucs nouveaux, précise Dr Jeep, c'est une erreur. Ils veulent souvent le même numéro, comme un rituel dans une vie brisée.*» «*Plus je l'embrasse, plus j'ai envie de l'embrasser...*», les yeux s'agrandissent sous la douceur de la ballade. «*Veux-tu qu'on continue?*», l'enfant fait non de la tête. «*On ne s'y fait jamais en tant que témoin, confie Dr Girafe. Moi, je suis dans l'action. L'enfant vit dans l'immédiat: je réfléchis sans cesse à ce que je vais faire dans l'instant. Comme le pêcheur, je commence à ramener le poisson à deux doigts de le perdre si je l'accroche trop vite en faisant une chose inappropriée, je vais le blesser. Après je le laisse partir, c'est à lui de jouer.*»

Arrivée à l'unité stérile. Les clowns se lavent les mains au robinet automatique, enfilent leurs costumes aseptisés aux couleurs défraîchies. Traquer le microbe: fer

à repasser sur les partitions, désinfectant pulvérisé sur tous les accessoires.

«Tu joues du Kinder?»

Appareillages, néon, ventilation sous la porte. Masques, chaussons stériles. Silence ponctué du cliquetis des chariots. «*Tu joues du Kinder?*» L'enfant prend l'œuf lesté de graines, détourné en maraca. Agrandis par la pâleur et la nudité extrêmes de la peau, les yeux s'écarquillent encore, vont d'un clown à l'autre de chaque côté du lit. Un sourire. Une autre chambre: une tétine s'active de plaisir dans la bouche d'un bébé.

Une nouvelle porte: ici, une pancarte sur le store baissé signale «*Isolement*». Les clowns frappent. L'infirmière relève le store, glisse l'enfant au pied du lit. Le groupe s'époumone derrière la vitre. L'enfant rit puis vomit dans le haricot.

Quelques entrechats dans les couloirs, un geste par-ci, une caresse par là, le Dr Jeep en une dernière pirouette touche un genou relié à une perf: «*Ouh! la force, le courage que tu m'as donné, je peux avoir confiance, tu m'en redonneras la fois prochaine?*»

Voilà. La journée est terminée. Les blouses prennent la direction de l'autoclave, les accessoires retournent dans leurs malles. Pendant quelques heures, les enfants ont ri d'eux-mêmes en inversant les rôles, ont triché avec leur peur des matériels en jouant avec eux ou tout simplement ont retrouvé un bon gros rire sans retenue d'enfant ordinaire.

A l'hôpital le rire apaise, rassure. Dans l'entreprise, il peut améliorer la communication. Les dircoms l'ont compris, qui préfèrent la clownanalyse d'Alberto au saut à l'élastique. La Diac a fait ce choix pour son 70^e anniversaire. Histoire de la société, remise des Bravos, engagement sur le contrat-client... 2.000 salariés assistaient au congrès. Le directeur de la qualité, Pierre Jocou, officie: «*Le meilleur service doit passer inaperçu, ne pas demander d'ef-*

forts. Comme un danseur qui s'élance avec facilité, qui sait faire oublier d'un sourire les heures de souffrance passées à ses assouplissements.» Le discours solennel avait fait sourire quelques rangs. Restitués, mimés, grossis, bref, clownés par Alberto, les mots du directeur font exploser la salle.

Coup de plumeau

Sylvie, qui est secrétaire juridique dans une Scop (Société coopérative de production), connaît bien les numéros d'Alberto pour y avoir assisté à trois reprises. «*Alberto fait prendre conscience par des images simples: chez nous, c'est un peu poussiéreux, il est arrivé avec son plumeau, il nous a encouragés pour figurer le milieu associatif. Quand il nous a emmêlés, j'ai compris nos relations emberlificotées*», se souvient-elle. Auguste rusé, Alberto met les pieds dans le plat du pouvoir. «*On sortait un quatre pages régional mais les cotisations nécessaires à l'édition tardaient à rentrer. Il a été limite avec le PDG: "C'est ta gueule que tu veux dans le journal, OK, on va la mettre s'il faut ça pour que tu paies la cotis!"*» Il faut parfois des traitements de choc.

Accordéon en expédition

Les clowns ont su pénétrer des fronts où il était interdit de s'aventurer. Les «*lieux inanimés*» où la fête n'existe plus, c'est le terrain choisi par Clowns sans frontières qui montent des spectacles dans les camps de réfugiés en Croatie.

«*Dès que le camion arrive dans le camp, les gens accourent, sortent des roulettes*, dit Marie, accordéoniste. *La logique humanitaire qui consiste à répondre à un besoin concret et repartir, ce n'est pas notre truc. On veut passer des relais aux artistes sur place, qu'ils continuent ce qu'on a commencé.*» Une équipe de trente artistes bénévoles se relaie sur des expéditions de dix jours.

Subventionnées par l'Association française d'action artistique, la vente de T-shirts et les dons privés, chacune coûte environ 50.000F.

Preneur de restes à la table des rois, le clown capte le désir, la peur, la violence, ou le mal comme les anciens clowns médecins du Tibet. Son numéro ayant valeur de rituel d'exorcisme. Kyrielle de stages «*Découverte de son clown intérieur*», demande de comédiens au chômage... les nouveaux bouffons font des petits. «*Je reçois des centaines de CV mais il ne suffit pas d'avoir fait un stage de dix jours ou d'adorer ça*, explique Caroline Simonds du Rire médecin. *C'est un métier noble et beau, je n'en ai pas l'exclusivité mais il nécessite une rigueur très professionnelle. Faire des choses inappropriées peut provoquer de gros dégâts.*»

Claudine CLEMENT

REPÈRES

Adresses

Le Rire médecin, 75 avenue Parmentier, 75011 Paris. Tél.: 42.58.39.91.

Clac (Clown analyse circus), 86, rue du Fbg St-Denis, 75010 Paris. Tél.: 42.47.00.95.

Clowns sans frontières, 2 villa Marcés, Paris XI^e. Tél.: 47.00.22.13. A Barcelone: Clowns sense fronteres. Tél.: 19.34.3.412.55.44.

95

1/2

Trois clowns dans un monde hors piste

BERNARD MANGIN,
dit **Alberto,**
► **fou du PDG**

42 ans, clownanalyste. Il partage la paternité du titre avec deux autres clowns mais reste seul à vivre de cette profession.

Diplômé du rire en sociologie et de l'école Jacques Lecoq pour l'improvisation et le mime. Aikido, danse, art du théâtre en Inde et du masque à Bali, la rue en France et en Pologne, Bernard Mangin a

bien roulé sa bosse avant de poser sa valise bariolée dans les séminaires et congrès de sociétés.

Acteur social et objet de conscience qui refuse l'humain, il refuse le qualificatif de clown d'en-

treprise. «*Fou du roi des temps modernes*» (sic), il a choisi ses princes auprès des dirigeants. «*Je ne suis pas un service, ni un amuseur qui fait passer autrement les messages de la direction. Je fais une*

création indépendante, j'ai carte blanche, je travaille en toute liberté.»

Leroy-Merlin, Poste et Télécoms, RATP, mairies et PME... les dircoms se l'arrachent. Il nie le succès: «*Pour le grand public, je*

... *reste un illustre inconnu, 150 manifestations en dix ans, c'est peu. Je suis loin d'être débordé. Pour une société qui accepte, deux ont peur.*» Peur de voir le discours officiel ridiculisé, la grand-messe caricaturée, le PDG coiffé d'une tarte à la crème?

Après un travail d'enquête auprès des salariés, le jour J, il est dans la salle. Il note tout, capte le vocabulaire. Sur un rythme effréné, il restitue sa perception dans des Impromptus alliant l'acrobatie du verbe et des corps, où cadres et employés l'accompagnent dans ses numéros de cirque. Alberto n'a pas besoin des rires artificiels des sitcoms de la télé. Pourtant un cauchemar le hante: «*Les syndicats sont dans la salle, ils ne rient pas. A la fin du spectacle, un délégué m'interpelle.*» «*Alberto, c'est pas drôle et t'es complètement récupéré par les patrons.*» «*Le ridicule ne tue pas mais là pour le coup, je suis mort.*»

CAROLINE SIMONDS,
► **docteur Girafe**

Américaine, 45 ans, 1,86 mètre, elle est le Docteur Girafe du Rire médecin qu'elle a fondé en 1991. Pitre dans le théâtre de rue des années 70, elle apprend la musique, l'acrobatie, le mime. «*Je n'ai jamais fait de scène, j'aurais étouffé. J'avais cet amour de la rue, des grand-mères, des landaux, des enfants...*» L'hôpital? Une rencontre avec des clowns qui y travaillent «*En 1980, auand ie*

suis rentrée aux Etats-Unis, c'était déjà très yuppies et je ne trouvais plus ma place dans la rue.» En 1988, elle intègre le Clown Care Unit et devient clown-docteur dans deux hôpitaux, d'Harlem et du Bronx. Profession qu'elle «*importe*» en France à l'hôpital Louis-Mourier de Colombes et l'Institut Gustave-Roussy de Villejuif.

Dr Jeep, Dr Chou-fleur, Dr Scoubidou la rejoignent. Quatorze clowns travaillent deux jours par semaine dans quatre hôpitaux parisiens. «*L'accompagnement d'une famille et d'un enfant qui souffrent, c'est une fusion entre tous les acteurs du lieu. Mais il ne faut pas mélanger les rôles. Je ne suis pas médecin, je suis clown,* se défend Dr Girafe. Si on fait du bien, tant mieux. Le rôle du clown doit être d'une clarté de cristal, sinon ça crée une confusion avec les soignants et les bénévoles.» Ouvrir des portes de plaisir dans l'immédiat, donner un brin de pouvoir sur le destin. «*Que l'enfant s'exprime, même dans la violence. S'il est fâché avec maman, elle ne va peut-être pas venir, avec le docteur, il ne va plus le soigner? Avec moi, il peut vider son agressivité, il peut aller très loin sans être jugé.*»

TORTELL POLTRONA,
► **pitre sans frontière**

39 ans, clown catalan il est l'instigateur des mouvements espagnol et français de Clowns sans fron-

tières. «*Je suis activiste espagnol, j'ai étudié l'économie politique, la sociologie et la communication à travers le clown. En Espagne, il n'y avait pas de clown qui parle catalan, j'ai commencé comme ça dans les associations de quartier, les écoles, les fêtes votives.*»

Un ami, professeur en informatique, monte une opération en Croatie. Avec sa femme et son fils, ion-gleur, Tortell l'accompagne pendant l'hiver 1992. «*C'est un public particulier, d'anciens, de femmes et d'enfants. Les hommes combattent ailleurs. J'ai voulu y retourner parce que j'ai eu la sensation très forte que les enfants qui avaient vu mon spectacle n'oublieraient jamais. Là-bas, il n'y a rien: ni bal, ni théâtre, ni fêtes, ni télé.*»

Nostalgie d'une ère d'avant la télé où le cirque ne s'apparentait pas encore à un misérabilisme désuet. «*Toutes les techniques scéniques, dans le marionnettes, théâtre peuvent être pratiquées. Mais c'est le cirque qui passe le mieux, c'est un langage international. En six expéditions en ex-Yougoslavie, je n'ai jamais vu un spectacle où les gens n'aient pas ri. Il y a bien quelques intégristes radicaux, mais ils restent isolés.*» Tortell Poltrona est conscient que ce n'est pas une solution: «*On ne peut pas changer la politique internationale mais on peut améliorer la situation psychologique des gens. On arrive dans des camps de réfugiés où Serbes, Croates et Bosniaques se côtoient*

toute l'année sans se regarder. Ils sont réunis pour voir le spectacle, ils arrivent à rire ensemble. C'est ça qui est important.» Le 19 décembre, une expédition de Clowns sans frontières France est partie pour Gaza. **C. A.**